(N°. 1.)

JOURNAL
DES
DAMES ET DES MODES.

1 JANVIER 1799.

Le Nouvel An.

Salut à l'an 1799, le dernier d'un siècle dont la fin formera une époque si remarquable dans les annales de l'univers. Combien de changemens ne se sont pas opérés dans les mœurs et dans les usages, pendant cette série d'années! Que d'innovations, d'inventions nouvelles, d'évènemens extraordinaires et imprévus!....

Nous laisserons au philosophe et au politique à tirer les résultats de cette nouvelle combinaison morale, et à juger de l'avenir par la comparaison du présent avec le passé. Notre tâche est de plaire et d'amuser; et si nous parlons de révolutions, ce sera uniquement de celles que la Mode a éprouvées.

Depuis le milieu de ce siècle, cette déesse s'est plu à signaler son inconstance, et à multiplier ses caprices. Il seroit impossible de décrire toutes les variations qu'a éprouvées le costume, d'énumérer les différens dégrés que la Mode a parcourus, pour s'élever des vertugadins aux *dolimans*,

des corps de baleine aux *Spencers*, et des bonnets *à tujaux d'orgue* aux chapeaux *au ballon.*

Nous suivrons la volage dans tous ses agréables écarts ; nous la représenterons sous toutes les formes qu'elle prendra successivement ; et si elle nous échappe après l'avoir fixée, nous la saisirons encore pour la fixer de nouveau.

Le Rédacteur d'un Journal des Dames manqueroit à son titre et à son but, si, au renouvellement de l'année, il n'adressoit à ses abonnées, nous ne dirons pas un compliment, mais des souhaits inspirés par le cœur et le désir le plus vif de tout ce qui peut contribuer à la gloire et au bonheur du beau-sexe.

Nos souhaits.

Nous souhaitons aux jeunes personnes de douze à quinze ans, un guide sage qui leur apprenne de bonne heure qu'il n'est point de véritable félicité sans la vertu, qui dirige avec une prudence éclairée leurs premiers pas dans le monde, attendu que c'est souvent du début dans cette carrière orageuse, que dépend le bonheur d'une jeune personne.

Nous souhaitons aux Demoiselles de 18 à 24 ans, un amant qui soit en même tems de leur choix et de celui de leur parens, afin que leur vertu ne soit pas exposée aux chances dangereuses qui résultent de l'opposition entre l'inclination et le devoir, entre la voix du cœur et celle de la nature.

Aux Demoiselles de 26 à 30 ans, nous leur souhaitons un mari à l'avenant. Nous leur conseillons surtout de ne point rester trop longtems indécises, si leur mérite leur laisse encore l'embarras du choix.

Aux personnes d'un certain âge, qui désespèrent de trouver un époux, nous leur souhaitons toute la résignation dont elles ont besoin. En ornant leur esprit, en cultivant les arts agréables, elles trouveront un précieux dédommagement. L'amitié leur offre aussi des ressources ; ce sentiment tranquille et pur fournit, comme l'amour, un aliment à la sensibilité; et si ses plaisirs sont moins vifs, jamais ils ne sont accompagnés de peines ni de remords.

Nous souhaitons aux jeunes mariées une paix et un bonheur inaltérables, en leur rappellant que c'est seulement par l'accomplissement des devoirs sacrés d'épouse et de mère qu'elles pourront se flatter de les obtenir ; que le cœur de leur mari leur est aussi nécessaire qu'avant l'hymenée; que l'amante doit revivre dans l'épouse; qu'enfin le mariage n'est le tombeau de l'amour que lorsque ce dernier n'est point fondé sur l'estime.

Nous souhaitons aux femmes sur le retour de l'âge, assez de force pour ne point regretter la perte de leurs appats, et savoir employer avec agrément et avec fruit les instans qu'elles employoient autrefois à leur toilette. Le bonheur est de tout âge ; chaque saison de la vie a ses plaisirs ; il ne s'agit que de savoir les goûter.

Nous souhaitons à quelques personnes plus de décence dans leur mise. Les graces n'excluent point la pudeur, elles en reçoivent au contraire un nouveau prix ;

Ces attraits qu'en tous lieux
Sans voile à présent on admire
A force de parler aux yeux
Au cœur n'auront plus rien à dire.

Nous souhaitons à quelques autres, plus de respect pour les bienséances. La beauté à cet égard, loin d'être un privilège, ne doit qu'imposer un plus strict assujettissement.

Enfin, nous souhaitons au beau-sexe la félicité à laquelle ses graces, ses vertus, ses talens lui donnent droit de prétendre.

Et pour dernier vœu, nous souhaitons à toutes les Dames, le désir bien prononcé de s'abonner à notre journal.

Ce souhait, comme on peut le penser, n'est par celui que nous désirions le moins vivement de voir se réaliser.

PARIS.

Conversation entre deux Parisiennes.

Eh bien ! ma voisine, quoi de nouveau ?— Rien si non que je déménage au terme prochain. J'étois venue à Paris pour éviter les caquets ; hélas ! mon Dieu ! c'est cent fois pis qu'à Vaugirard. On ne peut dire un mot, on ne peut faire un pas, qu'il ne subisse aussitôt quelque maligne interprétation. — Ah ! ne m'en parlez pas, ma chère voisine, c'est désolant. Moi, par exemple, qui ne sors presque jamais, qui ne reçois personne ; eh bien ! ne voilà-t-il pas qu'on me suppose des allures avec le plus intime ami de feu mon mari, le C. M***. parce-qu'il vient quelquefois voir mon petit garçon, dont il est le parrain ; comme s'il y avoit du mal à rendre visite à son filleul. — Mais à propos, savez-vous que notre jeune marchande de vin est accouchée ? — Bah ! c'est donc une fausse-couche ? il n'y a que six mois qu'elle est mariée. — Mariée.... Ah ! si on lui demandoit son contrat, elle seroit bien en peine de le montrer.— Vous badinez, ma voisine ; comment ! avec un air si intéressant, une mise si décente, un ton si modeste, cette petite prude.....? Mais on lui donneroit le bon Dieu sans confession.— Rien de pis, que l'eau qui dort, ma voisine. — Quel enfant a-t-elle donc eu ? — Un garçon, je l'ai vu, c'est un joli petit blond. — Comment blond ? Le père est comme une taupe. — C'est vrai, mais le garçon de comptoir est un des plus beaux blonds que je connoisse. — Ah ! j'y suis. C'est un regard.— Vous l'avez dit. — Mais,

voyez donc, qui l'auroit cru? Ça veut pourtant faire l'honnête femme. — C'est plus aisé que de l'être. Y a-t-il longtems que vous n'avez vu Madame L***. On dit qu'elle veut divorcer, parceque son mari l'empêche d'aller au bal. — Oh! ce que vous dites-là est pure fausseté; je parie que cette nouvelle vient de Madame G...., sa belle-sœur. C'est la plus mauvaise langue que je connoisse. Tenez, ma voisine, je n'aime pas la médisance. C'est moi qui ai fait ce mariage, et je suis sûre qu'il est solide. — Je ne parle que d'après le bruit public. — Le bruit public.....! des propos.....! des caquets.....! voilà une belle autorité, ma foi! s'il falloit écouter tout le bavardage de nos commères, il n'y auroit pas une femme honnête dans le quartier. Vous-même, ma voisine, savez-vous ce que l'on publie sur votre compte? — Ah! je sais bien qu'on ne m'épargne pas plus qu'une autre; et vous toute la première..... — Moi? Que pouvez-vous me reprocher? — Oh! rien. Ce n'est pas vous qui avez dit chez la fruitière..... — Madame, je n'ai rien dit, c'est un mensonge. — Menteuse vous-même. — Qu'appelles-tu menteuse? — Il s'établit alors entre les deux commères un duo si bruyant, qu'il me fut impossible d'en entendre davantage.

Anecdote Parisienne.

Florentine, jeune brune très-piquante, avoit senti son cœur avant l'âge de 15 ans, et s'étoit

laissée séduire par un jeune libertin. Son père ne lui dit pas: allez, et ne péchez plus; mais il lui dit énergiquement: va-t-en pécher ailleurs, et la chassa de la maison paternelle. Cette malheureuse quitte son village, et vient se refugier à Paris, où bientôt abandonnée par son amant, et pressée par la misère, elle se livre à la plus honteuse prostitution. Deux ans après, son père est appellé à Paris par une affaire; un soir, en sortant du spectacle, il est invité par une voix de Syrène, il se laisse entraîner: il monte, un flambeau luit; il reconnoît sa fille!..... Il est des objets sur lesquels on est obligé de tirer un voile, dans l'impossibilité de les peindre: nous abandonnons à nos lecteurs toutes les réflexions que peut faire naître une pareille entrevue.

Un de nos écrivains observe avec justesse que la mode, pour être sans inconvénient, ne doit jamais s'écarter des principes de la nature et de la raison. Quoique le goût n'ait point de regle fixe, dit-il, il est des convenances naturelles que l'on ne peut fronder sans une sorte de folie.... Par exemple, les habits doivent convenir aux saisons et aux climats. L'influence des modes ne devroit jamais prévaloir sur la constitution des individus. Un peuple qui habite un pays froid, ne peut raisonnablement adopter un vêtement qui ne convient que sous la zône torride; et les modes grecques, qui étoient bonnes dans un climat chaud, ne peuvent qu'être préjudiciables aux habitans des Gaules.

Les fourrures de la Russie ont long-tems donné des fluxions de poitrine à nos gens du bel air. Aujourd'hui ce sont les mousselines de l'Inde qui remplacent exclusivement les vêtemens fourrés. On croiroit, à voir les femmes qui sont l'ornement de nos cercles, que la température en France est toujours la même, c'est-à-dire, celle du mois d'Août. Que résulte-t-il de cette inconvenance, c'est que les femmes de nos grandes villes perdent de bonne-heure la fraicheur de leur teint, et la vivacité de leurs yeux. Leur santé souffre beaucoup de ce dévouement au commerce de l'Inde. Je suis fâchée de l'apprendre aux femmes qui ont endossé l'habit de la *vérité*, les épaules d'ivoire, les bras de marbre statuaire, etc. vont être ensevelis long-tems sous l'hermine, ou bien les fluxions, les rhumatismes, les douleurs nerveuses, seront le prix de leur imprudente coquetterie; d'après les observations météorologiques, cet hiver doit être aussi froid que celui de l'année 1399, pendant lequel la mer du nord fut prise.

MODES.

(Explication de la gravure N°. 1.)

Amazone n robe de linon. La forme des robes est toujours à-peu-près la même depuis six mois. On a bien essayé quelques variations; mais le goût dominant ramène constamment aux tuniques à coulisses. Ce n'est que sur les têtes que

la mode exerce toute sa mobilité. Quant à la couleur, il semble qu'il y ait un pacte passé entre nos élégantes et leur blanchisseuse ; plus le tems est mauvais, plus le blanc se généralise. Certains maris prétendent que c'est esprit de contradiction; moi, je ne vois là qu'une attention à profiter de l'ombre pour jetter un plus vif éclat.

Spincer de drap. Le spincer est l'habit ordinaire pour monter à cheval. Ce n'est pas qu'il soit tout-à-fait proscrit dans le costume ordinaire; on en porte souvent, quoique l'on soit à pied, et même avec une coiffure qui n'annonce pas une cavalière. Leur couleur la plus commune est écarlate, brun ou bleu-national. Ils ont ordinairement le collet et l'extrémité des manches en velours. Chose assez remarquable, c'est qu'il n'y a point de fichu entre le spincer et le cou, de manière que l'étoffe et la peau sont dans un frottement continuel. Ce n'est pas ce qu'il y a de plus agréable; mais c'est la mode.

Chapeau jokei. Il est ici à sa place. Aucune coiffure ne convient mieux à la circonstance. La couleur est ordinairement noire. On réitère les tentatives pour faire prendre le bleu-ciel. Il a même déjà une certaine vogue. Le coquelicot paroît tomber. Pour les satins, c'est le rose qui domine.

Mais c'est assez nous occuper de la cavalière, parlons du cheval. Rien n'échappe à l'empire de la mode, et les chevaux sont aussi sujets à ses lois. La couleur favorite, la couleur recherchée, la couleur impayable est *soupe de lait*, ou *café à la crême.* Quand cette qualité se rencontre, on

est fort indulgent sur les autres ; comme ils ne servent le plus souvent que de parade, il est naturel qu'on préfère une belle bête à une bonne bête.

(GRAVURE N°. 2.)

GRANDE TOILETTE DE DAME.

La toilette est un des meubles les plus nécessaires aux Dames. C'est le dépôt où la beauté puise ses plus précieux accessoires, et répare les brêches qu'elle reçoit du tems. C'est là que par une adroite combinaison de toutes les ressources de l'art, un visage reprend cette fraicheur et ce coloris qui le font rétrograder de vingt ans.

Le dessin de la toilette que nous offrons réunit l'élégance à l'utilité ; toutes les parties de ces meubles sont sagement distribuées ; l'intérieur offre des tiroirs secrets qui peuvent servir au besoin.....

TRAIT HISTORIQUE.

Pendant les guerres de la ligue, Porto-Carrero, général de l'armée espagnole au secours des ligueurs, forma le projet en 1597, de surprendre Amiens, place françoise de son voisinage, où il savoit que le service se faisoit très-négligemment. Il place pour cet effet, pendant une nuit obscure, des sentinelles qui doivent arrêter tous ceux qui iront du côté d'Amiens. Il s'en approche lui-même avec cinq-cenq hommes choisis qu'il fait cacher

dans des haies et dans des masurss fort près de la place. Trente autres Espagnols, habillés en paysans et en paysannes, les uns avec des hottes, les autres avec des paniers, s'avancent jusqu'à l'entrée. Ils conduisent trois chariots, dont l'un doit s'arrêter sous la porte, à l'endroit qui répond à la herse, pour la soutenir lorsqu'on l'abattra. Aussitôt que la porte est ouverte, deux des chariots entrent. Les soldats qui conduisent le troisième, chargé de sacs de noix, s'arrêtent à l'endroit marqué. Un d'entre eux ouvre à dessein un de ces sacs, et les noix se répandent devant le corps de garde. Tandis que les bourgeois qui composoient le corps-de-garde se font un amusement de les ramasser, ils sont tués ou mis en fuite par les soldats déguisés. Les cinq-cents hommes cachés dans le voisinage, accourent aussitôt, et entrent sans opposition par la porte que la charette a empêché de fermer. Ils se rendent maîtres sans combat, des rues, det remparts, et enfin, de la place entière.

ANECDOTES.

Nos passions, semblables à des verres diversement taillés, changent pour nous la face des objets, sans pour eela que ces objets aient reçu une nouvelle forme. Un gentilhomme fit un jour à Milord duc de Bukingham, une longue et sérieuse remontrance sur divers griefs publics. Le duc habile à découvrir ce qui portoit ce gentilhomme à se

plaindre, lui dit: Mon cher ami, vous n'avez que trop de raison d'être mécontent; mais j'ai trouvé un moyen pour remettre toutes choses en ordre, avant qu'il soit peu. Le faiseur de représentations ne manqua pas de demander quel étoit ce sûr et prompt remède. Vous allez l'apprendre, répondit le duc: mais auparavant il faut que vous sachiez qu'il y a une place de cinq cens livres sterlings par an, qui est vacante depuis ce matin; j'ai dessein de vous la donner. Le gentilhomme satisfait, applaudit à tout ce que Bukingham lui dit en faveur du gouvernement, et finit par avouer qu'il n'y avoit point de nation plus heureuse que la nation angloise.

Souvent les passions ne nous laissent considérer que certaines faces des objets qu'elles nous présentent; elles nous trompent encore, en nous montrant quelquefois ces mêmes objets où ils n'existent pas. C'est ce qu'on a voulu faire entendre par ce petit conte: Un curé et une Dame galante avoient ouï dire que la lune étoit habitée; ils le croyoient; et le télescope en main, tous deux tâchoient d'en reconnoître les habitans. Si je ne me trompe, dit d'abord la Dame, j'apperçois deux ombres, elles s'inclinent l'une vers l'autre: je n'en doute point, ce sont deux amans heureux.... Et! Fi donc Madame, reprend le curé, ces deux ombres que vous voyez, sont deux clochers d'une cathédrale.

Lorsqu'une de nos passions a enchaîné les autres, nous croyons avoir triomphé de nous. Ne ressemblons-nous pas presque tous à ce vieux général de quatre-vingt-dix ans, qui, ayant rencontré de

jeunes officiers qui faisoient un peu de désordre avec des filles, leur cria tout en colère: Messieurs, est-ce-là l'exemple que je vous donne?

On a pris plaisir à peindre, dans de petits contes, le gros bon sens des paysans, et leur naïveté. Mais ne nous fions pas toujours à leur franchise, qui souvent n'est qu'apparente. C'est aussi cette feinte ingénuité qui donne un certain sel à leurs réparties malignement naïves.

Deux Suisses, le sabre à la main, se battoient à outrance dans une place. Un paysan passe par-là, et le cœur ému de compassion, s'efforce de les séparer; mais, le pauvre diable, pour toute récompense de son zèle, reçoit à la tête un coup de sabre qui le jette à la renverse. On appelle un chirurgien qui veut voir si la cervelle est atteinte. Ah! tout beau, dit le paysan, je n'en avois point lorsque je me fourrai dans cette querelle.

Au dernier sermom d'une mission faite à une paroisse de la campagne, tout le monde fondoit en larmes, hors un paysan. Un autre lui dit: Mais tu ne pleures pas. . . . Je ne suis pas de la paroisse.

Le père d'un paysan se mouroit. Le paysan fut, la nuit, trouver le curé, et demeura trois heures à sa porte à heurter tout doucement. Le curé lui dit: Que ne heurtiez-vous plus fort? — J'avois peur, dit-il, de vous réveiller.— Qu'y a-t-il, dit le curé? — Mon père se mouroit, dit le paysan, quand je suis parti. — Le curé dit: Il sera donc mort à présent; je n'y ai plus que faire. —

Oh ! non, Monsieur ; reprit le paysan, Pierrot, mon voisin, m'a promis qu'il l'amuseroit.

Un malade interrogé, pourquoi il n'appelloit pas un médecin: „C'est, répondit-il, parceque je n'ai pas encore envie de mourir.„

Un peintre, dont le talent étoit fort médiocre, embrassa la profession de médecin. Comme on lui en demandoit la raison : Dans la peinture, répondit-il, toutes les fautes sont exposées à la vûe ; mais dans la médecine, elles sont enterrées avec le malade, et on se tire mieux d'affaire.„

DE LA BONTÉ.

Les maximes trop sévères ressemblent à ces lampes antiques qui, placées dans les tombeaux, s'allumoient lorsqu'on les exposoit à l'air, et s'éteignoient après quelques instans. *On ne vit jamais assez*, dit la Bruyère, *pour profiter de ses fautes, et tout ce qu'on peut faire, à force de faillir, est de mourir corrigé :* cependant presque tous les malheurs de la société ne viennent que de la sévérité de nos jugemens. D'où vient dont ce besoin d'ajouter aux peines qu'on éprouve, par celles qu'on veut prévoir, et aux erreurs qui sont en nous, par celles dont on accuse les autres ? de l'oubli de cette heureuse disposition, qu'on appelle *bonté*, et qui, simple sentiment de la nature, est devenue une vertu difficile. L'aménité de l'esprit en est l'image, la politesse en est le mensonge, et le bonheur d'aimer en seroit la réalité.

La bonté est le feu social, elle est l'ame de la pensée; ses effets ravissans sont semblables à ceux de la lumière; elle embellit tout ce qu'elle anime; elle couvre de fleurs les sentiers épineux de la vie, et nous nous déchirons aux ronces. Elle est en nous, et nous ne savons pas en jouir : serions-nous comme les habitans de Zaruma, dont parle Condillac, ils ont l'or sous la main et meurent de misère. Il existe une maxime absurde: la bonté, dit-on, est toujours de la foiblesse; cela rappelle ce que Montaigne a dit de la grandeur : *Puisque nous ne pouvons y atteindre, vengeons nous à en médire.* Tel est donc quelquefois le sort de la bonté, et c'est ainsi qu'en méprisant un des plus beaux dons de la nature, on rend irrévocables et sévères les jugemens de la prévention, qui ne se croit juste que lorsqu'elle condamne. Dans l'administration des affaires publiques la bonté ne doit être que la crainte d'être injuste ; mais, dans le commerce ordinaire de la vie, elles a une autre tâche à remplir, c'est celle de calmer les ressentimens, d'éteindre les haines, de consoler le malheur, et de lui rendre l'espérance. Une sévérité inflexible est le plus odieux et le plus ridicule de tous les travers de l'humanité : que de torts dont souvent elle est la cause ! La bonté ne confond pas les erreurs et les vices, et c'est ainsi qu'elle éclaire les unes et s'oppose aux progrès des autres. Elle ne doit pas être cette indolence stupide qui fait le mal sans intention, et le bien sans plaisir; dans ce sens seulement, l'homme bon n'est véritablement qu'un homme foible, car s'il n'a pas la

mechanceté absolue, celle qui agit, il en a une relative, celle qui consent. La véritable bonté voit, juge, et se détermine ; c'est la nature qui la donne, et c'est l'éducation qui l'achève : elle s'allie à la justice, à toutes les vertus sociales dont elle augmente l'éclat. Tout le monde connoit ce beau morceau où Salluste met en opposition la bonté de César et la sévérité de Caton. Xénophon, dans sa Cyropédie, fait remarquer à chaque page la bonté de son héros : toute la vie de Cyrus, dit Addisson, en présente les caractères admirables, et sa mort en offre le trait le plus touchant. Il défend à ses enfans d'enfermer son corps dans de l'or ou de l'argent, il le lègue à la terre pour la fertiliser, et il se félicite d'avoir encore ce dernier moyen d'être utile aux hommes. Que ce sentiment est sublime, au dernier instant de la vie, lorsqu'il en retrace, avec éloge, toutes les heures!

Les exemples de bonté plaisent dans les histoires, dans les romans, au théâtre, partout; ils sont même remplis de charmes lorsqu'ils n'ont pas les hommes pour objet. Pourroit-on lire sans plaisir ce trait de la bonté de Thomas, cité par Héraut de Séchelles ? Un jour, à Marly, sur la fin de l'automne, Thomas s'amusoit à voir courir sur les vîtres de sa fenètre, des mouches déjà affoiblies par le changement de la saison ; il en prend une pour la mettre sur sa main ; elle lui échappe et tombe ; il s'écrie aussitôt : Ah ! la pauvre bête, elle va être écrasée! A ces mots, il se jette à genoux, se couche presque plat, pour la chercher par terre : deux ou trois jours après, il ne

passoit

passoit point de ce côté de sa chambre sans la chercher encore.

Ce trait rappelle celui de Sterne : pendant qu'il étoit à dîner, un moucheron l'importunoit par ses bourdonnemens ; depuis quelques minutes il en étoit tourmenté, piqué, impatienté; il cherchoit à le prendre et le manqua plusieurs fois. A la fin il l'attrape : il se lève aussitôt de table, et ouvre la fenêtre. Va, pauvre animal, dit-il, je ne te ferai point de mal; va-t-en, le monde est assez grand pour te contenir toi et moi. *Malheur à ceux*, disoit d'Alembert qui venoit de citer quelques faits à-peu-près semblables dans l'éloge de Fénélon, *à qui ces traits ne paroîtroient pas assez nobles pour être racontés.*

La véritable bonté, celle de la nature, et non pas la bonté factice de la société, s'étend à tout ; elle donne à l'imagination plus de vérité, à la pensée plus de mouvement, aux moindres actions plus d'intérêt. *L'orateur éloquent*, dit Ciceron, *est l'homme bon qui a le talent de la parole.* On peut, avec du talent, imiter un instant les apparences de la bonté; mais bientôt une certaine aridité dans les idées et dans la conduite, décèle cette sécheresse de l'esprit qui toujours est un défaut du cœur, comme cette sévérité hypocrite ou soupçonneuse qui gémit et souffre quand elle est forcée d'approuver. Il faut tâcher d'avoir des autres l'opinion qu'on veut leur donner de soi-même, et les aimer, si l'on peut, comme il est si doux d'être aimé. Ce n'est qu'après avoir été souvent trompé qu'il est permis sans injustice de craindre

de l'être encore, et la prudence n'est devenue une vertu que lorsque la défiance a cessé de paroître un vice. On se plaint sans cesse des autres: cela seroit pardonnable, si l'on pouvoit toujours être content de soi.

Moralité.

Le jeune arabe Ismaël demandoit à son père en quoi consistoit la vie de l'homme. Le sage vieillard étoit assis dans ce moment au coin du feu. Il montra à son fils un flambeau qui les éclairoit, et lui dit: „Regarde, mon enfant, ce flambeau de poix résine: c'est l'image de ce que tu me demandes. Il brûle et brûlera tant qu'il aura de la matière. Quand il en manquera, il jettera un dernier luminon; et sa dernière essence, bonne ou mauvaise, se dissipera dans le vague des airs pour les corrompre ou les réjouir. C'est ainsi que ton ame, lorsque la vie t'abandonnera, sortira de ton corps, et laissera une odeur agréable ou odieuse. Cela dépendra de ta conduite. O foible rayon qui luis à mes yeux attendris, vois donc si, dans le petit espace que tu dois parcourir dans cette vallée humaine, tu veux qu'on t'aime ou qu'on te haïsse.

Je veux qu'on m'aime, dit Ismaël; et puisque mon luminon doit durer si peu, du moins je ferai en sorte qu'on le regrette.

Et le docile Ismaël fut vertueux, si ver-

tueux, que longtems après sa mort, on le citoit encore comme un modèle dans l'heureuse vallée de l'Yémen.

LIVRES NOUVEAUX.

Le jeune sauvage dans la société, *par* Augustin le jeune, 1 vol. in 12.

Lord Stingel voulant fuir une seconde épouse capricieuse, infidelle et méchante, a abandonné sa patrie pour parcourir la partie septentrionale du Nouveau Monde. Un naufrage le jette sur les côtes d'une isle, où il reçoit un accueil favorable des habitans, et sur-tout de la famille de Coral, jeune sauvage, le premier qu'il ait apperçu à son arrivée. Il vivroit heureux au milieu de ces hommes de la nature, avec Bazile son fidèle valet, s'il n'étoit agité par le souvenir de Fanny, fruit de son premier mariage, et qu'il a laissée très-jeune entre les mains de Florina; c'est le nom de sa seconde femme. Cette maràtre, voulant éloigner dans Fanny un témoin de sa mauvaise conduite, l'a fait transférer dans un hameau, où, sous le nom de Georgette, elle passe pour une enfant née dans la misère. Devenue plus grande, cette malheureuse fille abandonnée est accueillie par la comtesse de Belfort, auprès de laquelle elle passeroit des jours tranquilles, s'ils n'étoient troublés par le coupable amour de Fontellard, fils de la comtesse, et ancien amant de Florina. Les vains ef-

forts de Fontellard pour séduire Georgette le décident à employer la violence. Il se croit sur le point de satisfaire ses desirs, en entrant une nuit dans une chambre du château de sa mère, où il pense que Georgette repose tranquillement. Mais c'est Madame de Belfort, qui, réveillée à l'approche de son fils, s'imagine être entourée d'assassins. Fontellard se fait reconnoître, et avoue le dessein qui l'amène. Cet aveu porte à sa mère un coup mortel. Elle expire, et sa mort détermine Georgette à fuir sous des habits d'homme, que lui donne un vieux domestique de la maison. Ce même serviteur lui remet une lettre, qu'un inconnu a apportée: elle y apprend qu'un monstre la poursuit, mais qu'elle a pour appui son père, appelé ..... le nom est brûlé par l'empreinte du cachet; le reste de la lettre lui apprend qu'il est à Cadix. Elle part, et après avoir couru de grands dangers, elle arrive au terme de son voyage. Stingel étoit lui-même arrivé dans cette ville, quelque tems auparavant, avec Coral, ce jeune sauvage qui a tout quitté pour suivre ce lord qui le regarde comme son fils.

Georgette arrive par hasard dans la même hôtellerie que son père. Un pressentiment l'avertit de sa présence; mais le nom de Fanny qu'elle lui entend prononcer pour celui de sa fille, détruit son espoir. Elle se sert de son déguisement pour entrer à son service sous le nom de Henry.

L'habitude de se voir fait bientôt naître entre Coral et elle un tendre sentiment; son sexe est reconnu, et le couvent est le seul asyle qui lui

reste. Stingel, bienfaiteur de Coral, lui a promis sa fille en mariage : mais Coral est amoureux de Georgette ; celle-ci va prononcer des vœux ; rien ne peut l'arrêter, il escalade les murs du couvent, trouble la cérémonie, qu'on est obligé de différer. A son retour, il apprend que des lettres apportées de Londres par Bazile ont instruit Stingel du sort de sa fille, et c'est cette même Georgette, objet de son amour. Ils se rendent à Londres où ils doivent être unis ; mais Stingel fixe à une année l'époque de leur bonheur. Ce délai est funeste à Coral, qui devient infidèle à son amante. Un voyage qu'elle est obligée d'entreprendre avec son père achève de perdre le jeune sauvage ; il se livre à tous les désordres, dont la suite l'entraîne à tuer un homme par qui il a été dupé. Traduit au tribunal, il est condamné à mort. Mais Stingel et Georgette sont de retour ; celle-ci gagne la troupe qui le conduit au supplice, et lui donne les moyens de fuir et de se rendre dans la capitale de la France.

Après avoir dépensé tout ce que Georgette a pu lui donner, il n'a d'autre ressource que de se faire commissionnaire. Dans cet état il gagne assez, non-seulement pour vivre, mais pour aider une famille dans l'infortune. On lui demande un jour s'il n'a pas entendu parler de l'histoire d'un jeune sauvage, qui s'est enfui de Londres au moment où il alloit avoir la tête tranchée. Cette question lui fait croire qu'il est poursuivi ; il prend la fuite, et échappe ainsi aux recherches de la suivante de Georgette. Cette fille infortunée avoit elle-

même quitté Londres et son père, pour se soustraire à un mariage pour lequel il avoit donné sa parole. Elle étoit venue à Paris, dans l'espoir d'y rencontrer son amant. L'accent anglois du jeune commissionnaire avoit excité la curiosité de sa suivante, et l'on vient de voir comme ses questions avoient agi sur le pauvre Coral.

Sans ressource, il devient tour-à-tour domestique d'un laboureur; camarade de voleurs, dont il trompe les projets criminels; se retire dans les bois, qu'il est obligé d'abandonner, et s'engage dans un régiment de dragons. En traversant Paris, il va voir la malheureuses famille dont il fut l'appui. Il apprend que Georgette, réduite à la dernière nécessité par la fuite de sa domestique qui avoit emporté tous ses effets, s'étoit d'abord adonnée au travail; mais que depuis trois jours, corrompue sans doute par quelque homme riche, elle est dans une coupable opulence. C'est elle-même qui, la veille, est venue dans une voiture magnifique remettre une bourse à cette famille indigente, à laquelle elle a laissé son adresse.

Coral, au désespoir, forme le projet d'aller se présenter à Georgette, et d'arracher la vie à son séducteur. Arrivé dans l'hôtel indiqué, il pénètre dans la chambre à coucher du maître, que ses rideaux de lit dérobent à sa vue; il l'accable de reproches, de menaces, et le défie au combat. Mais quel est son étonnement, en reconnoissant bientôt Stingel, le père de Georgette. Ce lord n'avoit pas plutôt appris la fuite de sa fille, et qu'elle avoit fait route vers la France, que,

suivi de Bazile, il étoit parti sur-le-champ pour Paris. Après beaucoup de recherches inutiles, le hasard avoit fait rencontrer Georgette à Bazile. Pendant que Stingel fait ce récit à son élève, Georgette entre, reconnoit son amant, et leur mariage suit de près leur retour à Londres.

Telle est la marche de ce nouveau roman, essai d'un jeune homme de vingt-six ans. On doit y reconnoitre de l'imagination, et savoir gré à l'auteur de n'avoir pas suivi la route rebattue des enfers. Mais on peut lui reprocher d'avoir fait jouer à son héros le rôle d'un libertin. Une foiblesse peut être excusable; mais s'il est besoin d'indulgence pour la pardonner à l'amour de Georgette, que dira-t-on de lui voir si fréquemment et légèrement blesser l'amour qu'il lui doit? L'aventure du couvent qui forme le chapitre vingt-cinquième, est d'ailleurs très-immorale.

L'auteur paroit ignorer l'art de gaser ses récits: quant au style, il est quelquefois naturel, souvent contourné et offre des expressions fatigantes. Nous aimons à citer la leçon suivante que Stingel donne à son élève, après avoir essuyé une tempête:

„C'est, lui dit-il, une leçon que le ciel te donne pour t'apprendre à te dompter parmi les hommes. *Si nous n'avions point opposé aux tempêtes ce courage vigilant qui neutralisa leur fureur, nous serions à présent la pâture des animaux marins. Quand tu seras dans la société, tu n'apprendas que trop, hélas; que si on n'arrête point le torrent fougueux des passions hu-*

maines , rien ne préserve des traits meurtriers qu'elles portent dans leur sein. „ Il est malheureux que Coral n'ait pas mieux mis à profit les leçons de son Mentor.

Précis de l'histoire universelle, ou Tableau historique présentant les vicissitudes de toutes les nations, par Antequil.

Nous nous bornerons à citer quelques traits de cet ouvrage scientifique. Voici ce que l'auteur dit des oiseaux qui peuplent l'Egypte.

„Entre les oiseaux qui planent sous ce beau ciel, on distingue l'aigle et le faucon. Des bords du fleuve et des étangs qu'il forme, s'élèvent le pelican, le héron, des nuées de canards et d'autres oiseaux aquatiques. Le poisson y abonde, et fournit au peuple sa principale nourriture. L'autruche accourt en Egypte des plaines sabloneuses qui l'environnent; et l'Ibis, oiseau autrefois adoré et encore actuellement très-respecté, se tient à l'entrée du désert comme sur une frontière confiée à sa garde, et dévore les serpens que la Lybie lui envoie.„

Et plus loin, en parlant des cérémonies funéraires en usage chez les Egyptiens: „Peut-être sont-ils les premiers qui aient enseigné le dogme de l'immortalité de l'ame; ils la perpétuoient par la métempsicose. Elle passe, disoient-ils, d'un corps dans un autre, même dans ceux des animaux; mais ses transmigrations ne commencent

qu'après la corruption du cadavre; de là venoit qu'ils prenoient tant de mesures pour le conserver. Ils n'épargnoient ni peines ni dépenses dans la construction de leurs sépulchres, qu'ils nommoient *des demeures éternelles*, pendant qu'ils n'appelloient les plus beaux palais que des *hôtelleries*.

„Les cérémonies funéraires commençoient par le deuil des femmes, qui consistoit en lamentations et en cris forcenés. L'embaumeur étoit appellé; selon le prix qu'on vouloit y mettre, il employoit des aromates plus ou moins précieux, observant des procédés plus ou moins parfaits; il exécutoit les détails de son art avec tant d'adresse, que le corps n'en étoit point défiguré. Les poils même des sourcils et des paupières n'en recevoient aucune altération, et les formes du visage étoient assez conservées pour qu'on pût reconnoître la personne. Ils couvroient le cercueil d'hyérogliphes, servant peut-être d'épitaphes.

„Les parens du défunt faisoient avertir, par un crieur public, que, tel jour, un tel qu'ils nommoient, devoit être transporté à son sépulchre, et invitoient à la cérémonie ses amis et les juges établis pour l'examen des actions du défunt: on repassoit toute sa vie, sans parler de sa naissance, parceque les Egyptiens se croyoient tous égaux. Les hommes reconnus vertueux étoient renfermés dans le tombeau avec des éloges, des hymnes d'actions de graces, et des prières aux Dieux, de les placer dans un séjour de bonheur. Quand le défunt avoit commis quelque crime, ou laissoit des dettes, il n'étoit pas enterré. Son corps res-

toit dans quelque lieu particulier de sa maison, et il est arrivé que ses descendans, devenus riches, satisfaisoient les créanciers et faisoient ainsi obtenir à leurs ancêtres les honneurs de la sépulture.„

SPECTACLES.

On a donné sur le théâtre de Copenhague une comédie de M. l'assesseur Falsen, intitulée: *Drath-Pupschen,* (la poupée) mêlée d'arriettes. Le sujet de cette pièce, où l'auteur a déployé des talens pour le genre dramatique, est assez plaisant. Un cordonnier de Copenhague, pauvre, chargé de famille, dont la femme vient d'accoucher de deux enfans jumeaux, ne pouvant les faire nourrir tous les deux, se détermine à en exposer un à la porte d'un marchand épicier son voisin, vieux et riche célibataire. La tendresse maternelle se refuse à un pareil sacrifice, quoiqu'il paroisse nécessaire. Elle a l'adresse de substituer une poupée à l'enfant que le mari va exposer. Le sort a voulu qu'un autre enfant ait été exposé la même nuit quelques instans auparavant, précisément à la porte du marchand épicier qui, éveillé par la sonnette de la porte tirée par le premier porteur, a déjà reçu le cadeau qu'on lui a fait; il est encore livré aux transports de sa colère lorsque notre cordonnier sonne et remet le sien; il ouvre, s'élance et le saisissant au collet: comment, coquin, tu viens de m'apporter un de tes enfans, et te voici encore

avec un autre! — Moi, je n'ai rien apporté. — Eh! ne sais-je pas que ta femme est accouchée de deux jumeaux, et c'est moi que tu veux en gratifier! Enfin, après force menaces qui forment une scène très-comique, le cordonnier consterné et tremblant, est obligé de remporter non-seulement l'enfant supposé, mais même celui que son devancier avoit exposé. Le voilà abîmé dans la douleur. Elle est au comble; mais, ô ciel! quel changement! on apperçoit une lettre attachée aux langes de l'enfant, contenant deux billets de banque de cent écus chacun, avec quelques mots qui indiquent que le père étant obligé de se cacher pendant quelque tems, il promet cent écus par année à celui qui annoncera dans la gazette l'avoir reçu. Plaisirs, transports de joie du cordonnier et de toute sa famille.

Cette pièce, dont la fable est bien tissue, offre des situations dramatiques d'un heureux effet, une bonne morale et des traits d'un bon comique: elle a eu un succès complet.

POÉSIE.

LA ROSE, L'OEILLET ET LE CHARDON.

Fable.

Une Rose brilloit au milieu d'un parterre
Par son éclat et sa fraîcheur:
Un Oeillet cherchoit à lui plaire
Et ne pouvoit toucher son cœur.
(C'étoit l'ambition qui la rendoit cruelle:
Cœurs ainsi faits ne sont que trop fréqnens.)
Un Chardon végétoit auprés de cette belle:
Une touffe d'azur sur son front étincelle;
Son corps robuste est armé de piquans.
„Qu'est-ce qu'un Oeillet, disoit-elle?
„Peut-il se soutenir sur un brin si fluet?
„Qu'a-t-il de grand? Sa tige est si mince et si grêle,
„Qu'au moindre vent il tomberoit;
„Mais le Chardon portant sa tête altière
„Sur un appui plus vigoureux,
„Brave des Aquilons la fureur meurtrière:
„Et ce n'est qu'un Chardon que je puis rendre heureux
L'Oeillet répudié, dans le fond de son ame
Renferma ses justes douleurs;
Mais bientôt la Reine des fleurs
Pour son grossier amant sentit mourir sa flamme.
C'est souvent un malheur d'être vu de trop près,
On y perd. Le Chardon, dans toutes ses caresses,
Mêloit le trait aigû de ses pointes traîtresses;
Il piquoit, il blessoit... Qu'on juge des regrets!
Le tems s'écoule, et la saison nouvelle
Déjà pour la Rose n'est plus.
Heureusement pour la rébelle,
Un beau matin, des animaux goulus
Firent leur déjeûner de la plante cruelle.

Libre d'un second choix, Rose crut que l'Oeillet
Conserveroit encor sa première tendresse,
Qu'en ses filets elle le reprendroit;
Espoir trompeur ! l'enchanteresse
Avoit perdu sa fraîcheur, sa beauté,
Ces attributs charmans que donne la jeunesse;
Ils sont détruits, le Tems n'a plus rien respecté.
„Allez, allez, lui dit l'Oeillet, ma bonne,
„Ainsi que les attraits, l'Amour a ses instans:
„Vous étiez charmante au printems;
„Il n'est plus de Rose en automne.

Extrait d'une Epitre à Emilie, *par M. Demoustiers.*

Je vous écris sous les yeux de ma mère,
Sous un ciel pur, sous l'ombrage enchanteur
De la forêt profonde et solitaire;
Vous seule ici manquez à mon bonheur.

Je plains ces Dieux dont je trace l'image.
Quoiqu'immortels, point ne voudrois contr'eux
Changer mon sort: la vie est un passage;
Mais, en passant, ici je suis heureux.

Plaisirs brillans ne me font nulle envie.
Peu de richesse et de luxe encor moins,
Paix et travail, voilà toute ma vie,
Qui coule et fuit sans trouble et sans témoins.

Quoique l'automne ait vidé sa corbeille,
Quoiqu'à Paris tout semble m'inviter,
Depuis qu'aux champs la nature sommeille;
Ma mère est-là; je ne puis la quitter.

Eh! qu'opposer à ce nœud plein de charmes
Quand, m'arrêtant avec un doux transport,
Elle me dit, les yeux remplis de larmes:
„Tu pars, mon fils! te reverrai-je encor!

„Si ton amour, sur mon hiver moins sombre,
„Fait luire encor un rayon de printems,
„De mes beaux jours pourquoi borner le nombre?
„Reste!... Demain sera-t-il encor tems!„

— „Moi te quitter!... Non, ma mère; j'oublie
„Muses, beaux arts, plaisirs et tout Paris,
„Tout.... Mais, hélas! mais ma pauvre Emilie
„Qui m'attendoit!... Ecrivons;„ et j'écris.

Ainsi le fils qui vous devra la vie,
Vous consacrant ses soins et ses beaux jours.
Oublira tout, excepté son amie,
Qui grondera, mais l'aimera toujours.

LA RECONCILIATION TARDIVE.

Conte.

Un célèbre buveur, qui, du soir au matin,
Et du matin au soir, d'une voix véhémente,
Contre l'eau déclamoit, en pompant de bon vin,
Se vit, par les accès d'une fièvre brûlante,
Conduit, en peu de tems, aux portes du tombeau.
Un jour que de son mal l'ardeur insupportable
Avoit rendu sa soif, une fois, excusable,
Il se fit apporter un vase rempli d'eau,
Et se mit en devoir d'avaler la pilule.
Ses amis, étonnés de son goût ridicule,
N'en croyoient pas leurs yeux; et, se regardant tous,
En dépit du chagrin, rioient comme des fous.
„Fort bien, dit-il, fort bien: riez de ma folie,
„Et, tant que vous voudrez, riez, mes bons amis;
„Mais recevez de moi cet excellent avis:
„Tout chrétien, n'en déplaise à la philosophie,
„Doit enfin, quand il va partir pour l'autre vie,
„Se réconcilier avec ses ennemis. „

L'EMBARRAS.

Je suis embarrassé plus que l'on ne peut croire.
Vous demandez une chanson;
Iris, chanterai-je la gloire
De Bacchus ou de Cupidon.
Vous n'aimez pas le vin, l'amour vous épouvante.
Que voulez-vous donc que je chante?

MADRIGAL.

Traduit de Métastase.

Tu te prétens jalouse, Irène,
Mais dans ton sœur si je sais voir,
Il est jaloux de son pouvoir;
L'amour ne cause pas ta peine.
Loin d'aimer un pauvre captif,
Tu n'aimes qu'à river sa chaine:
Te ravir un cœur fugitif
C'est blesser ton ame hautaine.
Si tu perdois de ta beauté
A chaque inconstance nouvelle,
J'espérerois te voir fidelle,
Mais qu'espérer en vérité,
Si tu deviens toujours plus belle
A chaque trait de cruauté?

ENIGME.

A Mademoiselle D. L.

Jugez, Iris, quel est mon triste sort,
Et combien du vôtre il diffère:
Par-tout on s'empresse à vous plaire,
Tandis que moi l'on me hait à la mort;
Sans cesse on cherche à me détruire;
Aussi, pour parler franchement,

Je ne dois pas attendre un meilleur traitement;
Car en tous lieux je ne saurais que nuire.
Me voilà, belle Iris, du côté féminin:
Ce sexe, vous voyez, ne m'est pas favorable;
Mais si je deviens masculin,
Je suis beaucoup plus agréable;
Et sans trop discourir, par un charme vainqueur,
De quiconque vous voit je captive le cœur.

LOGOGRYPHE.

Entier, je fais pleurer: sans tête, je fends l'onde.
Je suis, sans buste, un souffle: et, sans cœur, un pronom.
Un pié de moins, je suis et muette et féconde.
Enfin, mon cher lecteur, tranche encor le second;
Et tu verras mon nom, de l'objet qu'il rappelle
Subissant par degrés l'ordinaire destin,
Dépouillé, disséqué, bientôt réduit à rien,
Disparoître, et rentrer dans la nuit éternelle.

CHARRADE.

Mon premier est dans les discours
Plus que jamais mis en usage;
Il est toujours d'un grand secours
A qui croit déguiser son âge;
C'est dans le sein de mon dernier,
Que Vénus prit, dit-on, naissance.
Pour l'homme au sein de l'indolence
La vie est toujours mon entier.

Le mot de l'Enigme du précédent Numéro est: *Chandelle.* — Celui du Logogriphe est: *Aurore,* (où l'on trouve: *eau, roue, or, rue, re.*) — Celui de la Charrade est: *Epoux.*